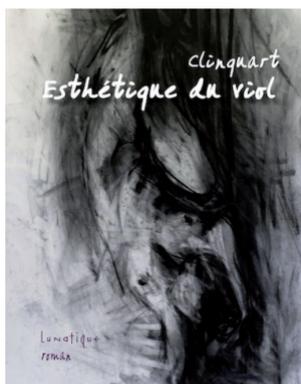


CLINQUART

Esthétique du viol



2016 © Éditions Lunatique
10, RUE D'EMBAS 35500 VITRÉ
ISBN 979-10-90424-62-3

LUNATIQUE

LA PREMIÈRE FOIS

Il y eut donc une première fois, un baptême. Il y eut ce sang brun du sexe que l'on viole, presque une coulée de boue, qui n'est pas le sang écarlate, déclamatoire et flamboyant de l'assassinat, ce sang glorieux célébré par Genet, dénoncé par Dostoïevski et qui accuse, mais quelque chose de plus sourd, de plus éteint, intime et comme venu de plus loin, du fond des âges et qui paraît, émerge avec lenteur, qui est comme aux meubles la patine, aux falaises l'Océan, à l'amour le viol. Il y eut verser du jour au lendemain d'une relative insignifiance dans le verre pilé, sentir une première fois le petit animal affolé bataillant dans leur ventre. À chaque contraction une bête furieuse à l'intérieur, imbriquée dans leur vagin, écrase sa bouche éperdument au bord de leur con et tête, de cet affamement englouti dans le bassin et surgissant, comme une poupée russe contenant d'autres poupées russes et qui m'absorbe, me dévore avec bruit, bavant, soufflant, m'enlaçant dans ses tentacules avec une sauvagerie qui excède souvent la mienne. Il ne m'était encore jamais apparu combien un vagin est quelque chose dans quoi l'on s'enfonce.

La femme est un gruyère : ce sont les trous qui fascinent. Fascination des orifices par quoi, plus que par toutes nos actions, nos gesticulations notre science, nous faisons continuité, intimement, avec le monde extérieur. Fascination de l'envers, tellement plus mystérieux, tellement plus travaillé de forces. Celui-là même que nous fouissons, exposons et même incorporons en nous y frayant un passage, toujours craignant de nous y dissoudre, de nous y corrompre, éduqués que nous sommes à tenir ce qui est caché pour sale, et le sexe à ce titre, tout particulièrement. Et pourtant ce n'est pas sale. Pas plus que ce qu'on y fait. Pardonnez-leur, aux artistes, mais ils ne savent pas ce qu'ils disent. Ce qu'ils écrivent les Har-dellet, les Nabokov, ce qu'ils filment les Oshima, ce qu'ils peignent les Bacon, ce n'est pas sale, mais ils ne l'affirment jamais. Ils le montrent seulement. Ils le prouvent, seulement, invoquent ce spectre tutélaire de la fameuse immunité de l'excellence, car la beauté innocente l'artiste comme le travail l'argent. On les sent bien coupables pourtant, lorsqu'ils prétendent que cela devrait être sale, mais que ça ne l'est pas si c'est montré, si c'est décrit « avec talent », leur talent. Ils se défendent.

Mais le talent ce n'est pas une preuve ou un visa, c'est un don. Le talent ne justifie rien, ne légitime rien : il irrupte. Le talent c'est en plus. Certains disent qu'il excuserait tout ; je pense moi que le talent se contrefout des excuses. L'employer à s'excuser c'est déjà y porter atteinte, le nier. Le talent est

blessant et c'est très bien ainsi. Il faut le dire et même l'énumérer : enculer ce n'est pas sale ; sucer ce n'est pas sale ; aimer voir (« voyeurer ? ») ce n'est pas sale ; s'exhiber n'est pas sale ; incester n'est pas sale ; partouzer n'est pas sale (grotesque, parfois, mais pas sale) ; jouir du fouet, implorer de l'aimé(e) que pleuvent les coups n'est pas sale.

Violer c'est sale. Violer, rien d'autre. C'est pécher contre l'altérité.

Ce n'est pas le désir qui se passe du désir de l'autre, c'est le désir qui veut se rencontrer seul à seul, face à soi-même – aucun talent n'excuse cela, mais ils peuvent tout inventer tout prouver : ici comme ailleurs, c'est meilleur quand c'est sale.

Et voici ce qu'il advint. Je viens d'avoir trente-huit ans. La pluie a cessé de tomber, pour la première fois depuis midi, et n'est pas parvenue encore à tout fraîchir. La nuit est belle, elle brille comme un whisky, la jeune femme porte des lunettes noires qui lui donnent à cette heure l'air d'arpenter un vieux thriller. Dans son dos, surplombant le creux des reins, les omoplates très pointues déforment son corsage comme des seins minuscules. Les deux œufs de cuir de son cul convient le regard à deviner l'anus, des profondeurs serrées, épaisses et silencieuses, tentatrices. Les chevilles enfin sont d'une Reine, fines et dédaigneuses, entre Laguiole et chat siamois.

L'entrée du parking luit, promesse obscure, prémisse et opportunité.

Elle secoue sa tête tout embarrassée de blondeur. C'est le moment que je choisis pour la dépasser. Je plonge le premier dans le passage, descends une double volée de marches, je m'arrête puis j'écoute : elle a suivi. Son pas résonne sur le béton brut. Elle a un mouvement de recul brusque et fugitif en me rattrapant. Sourires gênés. Je m'efface et la laisse passer devant, adoptant pour ma part un pas lent, presque traînant. Au bruit d'une porte qu'elle claque je devine son embarras, son intuition, et c'est maintenant, nous y sommes, maintenant qu'elle m'échappe, que tout commence vraiment : je la veux : je l'aurai. Dans le sourd scintillement des carrelages muraux s'engage alors une course hésitante, haletante et faussée, où chacun jauge l'autre : de son côté, presser le pas ? fuir ? donner l'alerte ?

Mais alors courir le risque du ridicule, l'affront d'un démenti : « Elle est folle, je n'ai jamais eu de mauvaise intention, faites-la enfermer... »

Soudain elle a fait volte-face : « Pourquoi me suivez-vous ! » Elle a presque crié – bizarrement à mon intention, non pour appeler à l'aide. Elle est un peu penchée vers moi, et fait ce geste très antinaturel de croiser les bras, non devant sa poitrine mais en dessous, mains fermement serrées, blanchissant sa peau autour des doigts, à la saignée des coudes.

Une junkie : l'évidence vient de me sauter aux yeux. Elle doit me prendre pour un flic ou pour un camé moi aussi. Je

réprime quelque chose, quoi ? Ma main va à sa poitrine, tire et découvre un sein. Un sein très beau, plein et lourd, nu, qui a tremblé sous le choc involontaire de ma main à demi fermée. Elle cherche à se dégager dans un mouvement mou, ivre-aveugle de biche dont on viendrait de briser une patte. Et l'érection me vient d'une traite, très-brutale comme on brandit un poing ganté de noir en signe de rébellion. Mon jean s'est baissé, ma bouche collée ouverte contre son cou très fin, enfonçant juste sous l'oreille, l'une de mes mains tient ses bras et l'autre dans un geste automate m'a dégrafé, devant la pensée, qui en revenant me crible comme un flash, un coup de feu derrière la nuque, de l'image de moi-même, ce ridicule d'un sexe tendu pantalon à mi-cuisses m'entravant, et dans un effort désespéré pour surmonter – quoi, encore, je ne le sais pas ; pour poursuivre, pour en finir comme le poilu un jour jaillit de la tranchée où il suffoque, et rompt en une seconde avec la larve crottée de boue pour devenir une cible, un héros de guerre peut-être, et juste parce qu'il n'y tient plus, qu'il n'y comprend plus rien, parce qu'il n'y a jamais rien eu à comprendre et que cela lui est devenu insupportable – je tire à moi le fuseau de cuir serré, dépouillant, ahanant, infiniment vulnérable de mon inexpérience et ce deuxième flash, une réminiscence me frappe de ma propre lointaine défloration, ma première « amoureuse » de lit et toute cette terreur de mal faire, de me ridiculiser, de ne pas y parvenir, d'échouer si près du but.

Sa vulve est apparue, boisée et charbonneuse, au voleur la combinaison secrète du coffre-fort : je manque jouir d'emblée sous la violence du choc émotionnel. Elle réussit à libérer un bras, l'agite sans véritable force de frapper, écrasée contre le mur qui épouse son corps, et je vois combien déjà nous sommes dans l'espace déplacés, agglutinés, combien nous avons, muettement, lutté, combien déjà nous ne formons qu'un dans le cauchemar pelucheux de notre lente rixe. Enfin mon sexe entre en elle, les Ray-Ban tombent très-loin là-bas sur le sol où nous ne touchons presque plus, elle a un cri désordonné et grave, très faible, je la regarde intensément, ce visage délayé, les cailloux blancs de ses veines ou est-ce moi, mettent dans le jaune presque vert de ses yeux, d'étonnantes anamorphoses. Mon avant-bras, celui-ci justement qui l'enserre sous l'omoplate et remonte jusque sous sa nuque, racle au mur et perle, nous couvre d'infimes gouttelettes de sang, ajoutant au drame de folie sacrificielle. Je réussis à l'asseoir contre un rebord en contre-haut de moi, qui lui fait bomber un peu le con et m'offre de mieux l'ouvrir. Quelques dizaines de secondes, mille ans peut-être de bonheur animal, de chute libre, puis dans un ralenti halluciné, comme on croirait d'une ultime agonie, elle se décentre et coule, se noie, se pend à moi en manière de mourante : un grand haut-le-cœur lui soulève tout le ventre et, notre position ayant changé, alors que j'ai si peu limé encore, mais suis humide déjà d'elle bien au-delà des couilles, les dents à l'hémistiche de sa braguette me cisailent

la base du pénis et la soulevant un peu, je me retire. Je sors d'elle un sexe graisseux, luisant comme le tournevis maculé d'un réparateur de moteurs, et l'accroupis devant moi, la dirigeant avec une sorte de douceur empotée. Le pylône de chair vibrante pénètre dans sa bouche, creusant encore ses joues décharnées, et c'est une fellation monacale, dévotionneuse, entrecoupée de sanglots muets qui me serrent le cœur dans une étrange compassion. Mon dieu mais que sait du pouvoir, et de la honte du pouvoir, qui n'a jamais vécu le délicat plaisir de se faire sucer par une femme en larmes ? La mort, la petite mort me pousse sous le scrotum, je suis en plein éther, la lumière au néon, tombée drue verticale du plafond, dessine sur son front perlé de sueur une couronne verte étincelante, sur ses joues mouillées un calice, et projette sur ma bite l'ombre de son nez. Mes genoux vrillés fléchissent et je jouis comme on chiale, un profond sentiment d'amour dans quoi elle s'étouffe en bavant, et l'impression est forte, titubant en me rhabillant jusqu'à la porte coupe-feu, d'une déchirante séparation, d'un vide en moi qu'on ne comblera plus.

J'ai retraversé la ville hostile abasourdi, à pied sous une pluie battante, et cette lune dévoilée qui n'est qu'obscurité qui se ramasse, une vieille qui s'emmitoufle dans le même immuable châle, grossière parade paysanne, avec la certitude constante qu'on me suivait, et sous chaque fenêtre remon-

tant cette interminable rue en pente où les croisées sont à hauteur de tête, ce cauchemar fantastique qu'une multitude de chats griffus et sifflants allaient me sauter au visage et me défigurer, me déchirer comme un vulgaire papier. Chaque goutte écrasée dans ma nuque semblait devoir me pénétrer le dos telle une balle de plomb, m'alourdir pour me vendre. Chaque enseigne lumineuse bavant sur le trottoir, chaque flaque où je me voyais enfoncer les pieds, chaque voiture qui me dépassait en éclaboussant la rive semblaient me faire signe, déployer vers ma poitrine leurs mains et leurs chants, danser les envoûtements policiers, et jusqu'à ce mur pelé, en arrivant, rue des Soupîrs, qu'ornait un pochoir peu décent de Miss Tic à l'intention sans doute de mes hypothétiques poursuivants : une femme sans visage s'y serre brutalement le sexe, avec de part et d'autre du dessin, sentence accusatrice, l'ironique mention « fendue/défundue ». Ô mon dieu, pourquoi cet acharnement ces murmures ces odeurs souterraines ? Qu'avais-je fait sinon saisir l'occasion ? Qu'avais-je donc entrouvert en moi que je ne soupçonnais pas et qui devait m'être si pesant ?

En entrant chez moi j'ai cru que j'allais pleurer, vomir, me découvrir une ride nouvelle dans la glace, cracher du sang dans l'évier, enfin quelque chose dans ce goût. Mais rien. Tout ça, c'est bon pour le théâtre. Ici dans mon appartement, c'était un autre moi – un moi que je connaissais bien, depuis si longtemps, quarante ans presque que je le fréquentais.

Rien à voir avec la schizophrénie : simplement j'avais découvert un monde jusqu'ici inconnu de moi. J'avais retrouvé, comme enfant, un jardin secret, interdit à quiconque. Cela n'ébranlait rien en moi, c'était comme un ajout, la révélation de facultés nouvelles, inédites. Je pensais bien avoir mal agi, dérogé, mais j'y pensais « raisonnablement », avec circonspection. J'avais déjà éprouvé un sentiment voisin, plus jeune, d'avoir objectivement trahi un idéal – « mon » idéal ? –, et de n'en ressentir pourtant aucune culpabilité. Il m'était arrivé de tromper, très occasionnellement, au gré de rencontres de hasard, une fille que j'aimais pourtant, sans que cet acte ne me parût relever de l'infidélité, mais plutôt de l'accident, si l'on peut parler d'accident heureux. Je préjugeais peut-être, mais très confusément, que le mal n'avait pas été si grand de ne pas avoir été totalement intentionnel. Pourtant à l'imaginer elle, dans les bras d'un autre, et même une fois seulement, et même par légèreté plus que par désamour, j'en aurais fait une maladie, j'en aurais amèrement souffert et l'aurais traitée en putain.

Je retrouvais cette sensation de déchéance sans affect, de déchéance plaisante. Ce qui m'avait toujours inspiré une sainte horreur chez les autres – commettre un viol, dégueulasserie suprême, crime de malade, de détraqué complet, qui trouvait même en moi un ardent partisan de la castration chimique, voire de la peine de mort – me paraissait soudain, sinon « normal », du moins inconséquent : non pas

anodin mais différent, sans que je susse dire précisément en quoi. Ou si : l'absence d'intention de nuire, dans mon acte, me semblait excuser partiellement, et en tout cas, déréaliser, l'acte lui-même. Quoique à la réflexion, il est incertain qu'un violeur quel qu'il soit, et quand bien même il a conscience de nuire, en ait d'abord l'intention effective. Si viol et violence partagent la même racine, ce n'est qu'en vertu du crédit accordé par principe au point de vue des victimes : le violeur, lui, ne fait nullement de la violence une fin en soi – il ne recherche que le plaisir. Une transgression avait eu lieu à quoi j'avais assurément pris part, sans que je ne m'en sente pleinement l'auteur, mais sans que je puisse ni même n'éprouve le besoin, contre toute attente, de m'en dédouaner. C'était là et ce n'était pas un abîme qui s'ouvrait sous mes pieds, plutôt une porte entrouverte sur un autre monde, tout à la fois terrible et lumineux. Et fascinant. Et dont je sentais déjà qu'il ne m'éloignerait pas tant de moi-même qu'il ne m'y ramènerait changé, et enrichi, régénéré. J'avais le sentiment confus d'avoir saisi quelque chose, entrevu un instant, sans même l'avoir cherché, ce moi irréductible qui toujours nous échappe à force de modèles, à force d'admiration et de répulsions pour tous ces autres qui nous ressemblent et dont si peu de chose nous sépare qu'on ressent, à se regarder soi-même, un grand vide. Qu'a-t-on fait de nous-même qui nous appartienne en propre, nous définisse parmi et contre le Monde ? Où est ce « je » qui parle et pense pour moi, quelle

crédibilité lui accorder lorsqu'il se croit unique, revendique une identité et prétend à un « être » qui ne soit pas collectif, qui ne se définisse pas uniquement en creux, par référence à ce qu'il n'est pas ? Quelle part de notre existence ne vivons-nous que par défaut ? Sans doute la plus grande part. Le monde est blindé de domestiques. Ce sont les hommes libres qui manquent. Et qu'y puis-je, moi, si se corrompre à dessein reste encore le moyen le plus immédiat que nous ayons trouvé de prendre en main la vie qu'on nous impose, d'y ouvrir une brèche ?

L'aube vint. Dehors, cette lumière verte éteint des matins d'orage, ce gris de marécage. La nuit replie ses ailes et desserre lentement les doigts. Il a draché des heures durant mais je voudrais que ça continue. Je voudrais que le vent secoue le paysage, torde, étrille arbres et façades, je voudrais un déluge, que le ciel renouvelé brutalise la terre, la soumette rampante aux pieds de son seigneur et maître. Puis voir le soleil d'un seul coup surgir, étirer sur les toits sur la route ses diadèmes. Voir goutter les couleurs des feuilles ravivées de lumière, le ciel étincelant s'effondrer et s'ouvrir, crever telle une panse anglaise sous la baïonnette d'un grognard, s'écarter sur le filandreux miracle d'un arc-en-ciel. Et la vie toute bue reprendre timidement son chant, percer le silence de menus bruits d'oiseaux, de sirènes et circulations, titubante et meurtrie, comme un enfant sous l'œil de ses parents fait

dans le salon ses premiers pas. Quand je rouvre les yeux, combien de temps plus tard, le jour est bleu comme fraîchement peint au-dessus des immeubles. Je suis devenu autre chose. Un violeur. Un réprouvé. Et c'est la route, désormais, qui sera fidèle à mon pas.